



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

## CHAPITRE XXV.

### Mort du roi Ferdinand.

Depuis la fin de l'année 1513, la santé de Ferdinand allait toujours en empirant, et dès le mois de novembre 1514, P. Martyr disait d'avance en propres termes, que c'en était fait du roi, s'il ne s'interdisait au plus tôt le plaisir immodéré de la chasse, auquel, même par les temps les plus froids et les plus mauvais, il s'adonnait avec plus de passion encore que dans sa jeunesse (1). En outre, une sorte d'inquiétude secrète poussait ce prince à circuler dans les villes du nord de l'Espagne sans se fixer nulle part; et cet homme, autrefois si actif, éprouvait alors un vrai dégoût pour les affaires du royaume. C'est ce qui lui faisait désirer d'autant plus vivement, ainsi qu'à ses conseillers, la présence du cardinal; mais Ximenès montrait peu de goût à partager, à son âge, la vie errante du monarque; et il voulait, selon l'opinion de Gomez, épargner ce qui lui restait de forces, pour le cas de la mort du roi, qu'on prévoyait devoir arriver prochainement (2). Il ne put toutefois se refuser à la demande de Ferdinand, lorsque celui-ci eut

(1) Martyr, Ep. 542.

(2) Gomez, l. c., p. 1066.

convoqué à Burgos, pour le 12 mai 1515, les États de Castille, afin d'en obtenir des subsides pour la guerre qui menaçait d'éclater avec la France, après la mort de Louis XII et l'avènement de François 1<sup>er</sup> au trône. Il fallut, dans le même temps, réunir à Catalayud les Cortès d'Aragon, et la reine dut s'y rendre, pour diriger les négociations qui eurent lieu avec cette assemblée. Durant le séjour de Ferdinand à Burgos, il fut saisi, pendant une nuit du mois de juillet, de vomissements si violents, qu'incapable d'appeler du secours, il fut sur le point d'étouffer. Par bonheur, un soldat, de garde dans l'antichambre, ayant entendu du bruit, se hâta d'accourir avec ses camarades. Après avoir relevé le roi, ils lui firent des frictions, le lavèrent et le ranimèrent un peu. Alors, persuadé lui-même que sa mort était proche, Ferdinand fit son testament, nomma, pour le cas où il viendrait à mourir, Ferdinand, le second de ses petits-fils, régent du royaume jusqu'à l'arrivée de Charles son aîné, et quitta ensuite Burgos pour Aranda de Duero, ville plus tranquille, afin d'y prendre encore soin de sa santé autant que possible (1).

Il ne fut plus dès lors, possible à Ximenès de refuser de s'y rendre et de prêter son appui au roi malade; et en conséquence, il arriva à Aranda dès le mois d'août. Ferdinand lui fit alors tant d'honneurs, qu'à la nouvelle de son arrivée il se fit porter en litière, quoique faible encore, à la rencontre du Cardinal jusque devant la porte de la ville pour le recevoir solennellement, honneur que, presque toujours, il avait eu soin de lui rendre (2).

(1) Martyr, Ep. 550. Gomez, l. c., p. 4657. Ferreras. Cet historien place l'attaque éprouvée par le roi au 27 juillet: c'est inexact; car Martyr la raconte déjà dans une lettre du 18 de ce mois.

(2) Gomez, l. c., p. 4067, etc.

Ximenès accompagna ensuite le roi à Ségovie vers la fin du même mois. De là, Ferdinand prit tout à coup le chemin de l'Aragon, parce que les Etats de ce royaume s'étaient montrés réfractaires et avaient refusé la contribution de guerre. Déjà Ferdinand avait, pour ce motif, fait emprisonner le chancelier de ces Cortès, Antoine Augustin (1), et il se hâta alors de se rendre lui-même à Catalayud, afin de réprimer l'opposition par son autorité personnelle. Il remit en son absence les rênes du gouvernement de la Castille à Ximenès et à ses collègues du Conseil royal (2).

Ferdinand, n'ayant pas non plus réussi à briser la résistance des Etats d'Aragon, les congédia aussitôt, et, souverainement mécontent, il revint en Castille, en octobre 1515, pour séjourner à Madrid. A son arrivée, Ximenès retourna de nouveau à Alcalá; mais le roi ne jouit également d'aucun repos à Madrid.

La cloche sinistre de Vellila, village d'Aragon, sonna, dit-on, alors d'elle-même, pour prophétiser la mort prochaine du roi. Quant à ce prince, une sorte de transe et d'inquiétude mortelle le poussa de nouveau de ville en ville; et en hiver il passa au sud de l'Espagne, pour y équiper une flotte puissante contre l'Afrique ou contre l'Italie. Vers la fin de novembre, il arriva à Plasencia après s'être encore beaucoup livré à la chasse en s'y rendant, et il y reçut en décembre, le doyen Adrien d'Utrecht (plus tard pape sous le nom d'Adrien VI), précepteur de l'Infant Charles. Son illustre élève l'avait envoyé en Espagne, sous prétexte d'y poursuivre son mariage avec une princesse française; mais, en réalité, il était chargé d'exa-

(1) L'année suivante, Ximenès, en qualité de régent du royaume, lui rendit la liberté. Gomez, l. c., p. 4068.

(2) Martyr, Ep. 552. Gomez, l. c., p. 4068. Ferreras.

miner avec soin l'état de l'Espagne, et de prendre possession de ce royaume au nom de son maître, aussitôt que Ferdinand serait mort. Ferdinand s'en douta, et chercha en conséquence à tenir cet envoyé éloigné de lui. A la première audience, il lui avait à la vérité rendu les honneurs qui lui étaient dus; mais lorsque Adrien en demanda une seconde, le roi tout fâché, s'écria : « Est-ce que cet espion veut voir si je ne meurs pas encore? Dites-lui que je ne veux recevoir personne. » Toutefois, à la persuasion des ministres, il lui permit l'entrée de son appartement; puis il le congédia poliment, en lui représentant qu'il était alors trop affaibli pour pouvoir parler des affaires du royaume; que le doyen voulût bien se rendre dans l'entretemps au couvent de Guadeloupe où il avait aussi dessein d'aller lui-même, et que là ils pourraient s'entretenir. Quant à la prétendue garde d'honneur qui fut donnée à Adrien, elle avait évidemment pour but de ne laisser pénétrer jusqu'à lui que ceux à qui le roi le permettait (1).

Ce prince manda alors de nouveau le Cardinal auprès de lui; mais en ce moment Ximenès avait plus de motifs encore qu'auparavant de ne pas accéder à sa demande. Il fit surtout observer que les commencements de troubles qui se manifestaient au centre de la Castille, rendaient au moins sa présence nécessaire lorsque le roi en était éloigné; que d'ailleurs des pluies torrentielles et des inondations l'empêchaient de faire ce voyage; mais il se déclarait prêt à se rendre au mois de janvier à Talavera, sur l'extrême frontière de son diocèse, de là à Plasencia, et d'y attendre les ordres ultérieurs du roi. Il se prononça ensuite, dans une lettre, contre le roi dans ses rapports avec Adrien. Après avoir loué Ferdinand de l'avoir reçu avec tant d'honneurs,

(1) Martyr, Ep. 564-565. Gomez, l. c., p. 4068. Fléchier, l. III, p. 308. Ferreras.

il blâme franchement la défiance de ce prince si ouvertement mise au jour, et la surveillance, ressemblant presque à une captivité, dont un homme personnellement si digne était l'objet. Enfin, il avertit le roi de s'avancer encore plus vers le midi, pour des motifs qu'il lui avait déjà exposés auparavant, mais qui ne sont pas venus à notre connaissance (1).

Il adressa en même temps à Adrien une lettre fort amicale, où il le félicitait de son arrivée en Espagne, et lui exprimait le regret de ne pouvoir encore jouer personnellement de la société d'un homme si vertueux et si instruit (2).

Il était naturel, sans doute, que le sage Cardinal tâchât de disposer amicalement en sa faveur un homme qui avait élevé le futur souverain, et qui possédait au plus haut point la confiance de son élève; mais en cette rencontre, comme en beaucoup d'autres, son bonheur voulait que la politique et la morale exigeassent de lui la même manière d'agir; car, en réalité, Adrien méritait d'une manière distinguée les éloges qu'il lui donnait, ainsi que tout autre témoignage d'estime.

Sur ces entrefaites, la reine Germaine était revenue d'Aragon à Alcalá, pour oublier dans le beau palais de cette ville, et entourée de joyeuses compagnes, les désagrégements éprouvés aux Cortès. Ximenès s'entretint avec elle des affaires du royaume, de la santé du roi et des motifs pour lesquels il différerait d'aller le rejoindre. De mauvaises nouvelles de la santé de Ferdinand étant alors arrivées à Alcalá, la reine se hâta de se rendre près de son époux, promettant au Cardinal de l'excuser auprès du roi

(1) Gomez, l. c., p. 4068.

(2) Ibid., l. c., p. 4068, etc.

de ce qu'il ne paraissait pas à sa cour. Elle voyagea nuit et jour; mais lorsqu'elle arriva à Madrigaléjo, elle trouva Ferdinand à l'extrémité, et hors d'état de s'entretenir avec elle de quoi que ce fût (1).

Depuis plusieurs années, il avait été prédit au roi que *Madrigal* lui serait funeste, et Ferdinand, pour ce motif, avait toujours évité cette ville, qui est dans le voisinage d'Avila, et la patrie du célèbre théologien Alphonse Tostat. Mais son mal étant tout à coup devenu plus violent comme il se trouvait sur la route de Guadeloupe, il fallut le transporter dans le village le plus rapproché; et le hasard voulut que ce village portât aussi presque le nom de cette ville de mauvais augure, et s'appelât Madrigaléjo. Il fut en effet le lieu de la mort du roi. Une dévote enthousiaste, d'Avila, lui avait prédit encore de longs jours, et pour ce motif, Ferdinand ne voulait recevoir ni Adrien, qui s'était hâté de venir de Guadeloupe, ni son pieux confesseur, le franciscain Matienso; mais quelques-uns de ses médecins les plus distingués et de ses conseillers l'ayant averti qu'il était en danger de mort, et la violence elle-même de la maladie le faisant songer lui-même à sa fin, il salua amicalement Adrien et lui promit une plus longue audience, s'il venait à se rétablir. Il passa ensuite quelques heures seul avec son confesseur; après quoi, sur son conseil, il s'occupa encore une fois des affaires du royaume. Entre autres choses, il fit connaître alors à ses conseillers intimes le contenu du testament qu'il avait fait auparavant, et d'après lequel l'Infant Ferdinand devait avoir la régence intérimaire de la Castille et la possession permanente de la Grand-maîtrise des trois Ordres de chevalerie.

(1) Gomez, l. c., p. 4069, Fléchier, l. 3, p. 311.

Mais sur le conseil de ses amis intimes, ce testament fut annulé, parce qu'il eût mis la division entre les deux frères et rendu la couronne trop faible, en la privant de la grand-maîtrise des trois Ordres. Un seul grand-maître, lui disait-on, pouvait causer au roi de grands embarras; à combien plus forte raison, un homme qui réunirait en lui seul la dignité suprême de ces trois Ordres si puissants. Quant à la question de savoir qui, à la place de l'Infant Ferdinand, serait administrateur de la Castille (1) jusqu'à l'arrivée de Charles, elle offrait plus de difficultés; car, vu la haine des Grands les uns pour les autres, aucun d'eux ne paraissait propre à remplir cet emploi sans exciter des troubles.

Lorsque le conseiller royal, le savant jurisconsulte et docteur Carvajal, attira l'attention sur Ximenès, le roi détourna d'abord le visage avec un air de mécontentement; puis il fit observer, en termes expressifs, que le Cardinal était trop sévère pour pouvoir, en qualité de régent, manier convenablement tant de différents caractères. Les conseillers gardèrent le silence. Alors Ferdinand, après quelques moments de réflexion, ajouta ces mots: « S'il était un peu plus condescendant, je n'en désirerais pas d'autre pour régent du royaume; car personne ne serait plus apte que lui à rétablir la discipline, l'ordre et la moralité; et comme vous paraissez persister dans votre vote en sa faveur, je me rangerai à votre avis, à cause de la vertu et de l'amour de la justice qui distinguent cet homme, lequel, n'étant pas issu d'une grande maison, est plus à même que d'autres de gouverner avec impartialité, et qui en outre, lié à la famille royale par des

(1) Ferdinand nomma pour l'Aragon son fils naturel, l'archevêque de Saragosse.

bienfaits , en particulier par ceux d'Isabelle , a toujours montré pour elle le zèle le plus ardent et le plus pur. » Les ministres rendirent grâces à leur maître de cette déclaration et elle fut aussitôt ajoutée au testament. Le roi se fit ensuite administrer les saints sacrements, et le lendemain, 23 janvier 1516, avant le point du jour, il mourut, revêtu de l'habit des Dominicains , dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarante et unième de son règne en Castille (1).

Adrien, qui déjà était de nouveau en route pour rendre encore une visite au roi , reçut aussitôt la nouvelle de son décès ; et le même jour, en sa présence et devant un grand nombre de grands seigneurs ecclésiastiques et laïcs, il fut fait ouverture du testament, dont une copie fut envoyée en Flandre. En même temps, une lettre du Conseil royal porta à Ximènes l'invitation de se rendre à Guadeloupe et de se charger de la régence jusqu'à l'arrivée de Charles. Egaré par les mauvais conseils de son entourage, entr'autres de Gonzalvo Guzman , commandeur de Calatrava et de l'évêque d'Astorga , le prince Ferdinand fit alors une petite tentative pour s'emparer de la régence , et envoya au Conseil royal l'ordre fastueux de se rassembler à Guadeloupe et d'y attendre l'expression ultérieure de ses volontés.

Mais le Conseil lui ayant répondu, en termes clairs et précis, que le souverain (2), c'était Charles et non pas

(1) Martyr, Ep. 566. Gomez, l. c., p. 4069, etc. Robles, l. c., p. 466-477. Fléchier, l. 3, p. 312-317. Ferreras, Prescott, Gomez et Fléchier assignent à la mort du roi une date erronée.

(2) Le Conseil s'étant servi en cette occasion des paroles de l'Évangile : *Nous n'avons pas d'autre roi que César*, on voulut y voir plus tard une sorte de prophétie que Charles arriverait à la dignité impériale.

lui, il se désista de son projet. Le corps du roi fut ensuite transporté à Grenade par P. Martyr et d'autres, et déposé à côté du tombeau d'Isabelle, dans cette ville que tous deux ils avaient conquise à l'Espagne (1).

(1) Gomez, l. c., p. 4070. Martyr, Ep. 566, 67. Robles, l. c., p. 467.



## CHAPITRE XXVI.

Ximenès prend en main la régence , et travaille pour le prince Charles.

Lorsque Ximenès reçut, avec la lettre du Conseil royal, la nouvelle de la mort de Ferdinand et de sa nomination à la régence du royaume , ses obligations envers la famille royale et la caducité des grandeurs terrestres se retracèrent si vivement à ses yeux , que cet homme , d'ordinaire si sérieux et si sévère , ne put s'empêcher de verser des larmes. Toutefois, voulant pourvoir aux besoins et surtout à la tranquillité du royaume , il se hâta de se transporter sur-le-champ à Guadeloupe , où le Conseil royal était rassemblé , rendit ses devoirs à la veuve du prince défunt , et eut soin avant tout d'attirer l'Infant Ferdinand dans son voisinage. Ce jeune prince savait que le roi , dans son premier testament , lui avait destiné la régence de la Castille ; et , égaré par son entourage , il voulait déclarer nulles les dernières dispositions de son aieul , et injuste, la régence du cardinal, afin de prendre lui-même en mains les rênes du gouvernement. Sa première tentative avait échoué , comme nous l'avons vu ; et Ximenès , pour empêcher qu'elle ne se renouvelât et qu'ainsi le repos public ne fût troublé , voulut toujours

avoir le prince sous ses yeux , sans jamais oublier cependant le respect dû à sa naissance (1).

Mais , au moment où le cardinal se disposait à prendre possession de la régence , le doyen Adrien se présenta avec un document signé antérieurement par Charles , et en vertu duquel , lui doyen était nommé régent de Castille au nom du prince héréditaire , pour le cas où Ferdinand viendrait à mourir. Une discussion était inévitable ; mais l'explication donnée par les juristes était favorable à Ximenès. Le roi Ferdinand, disaient-ils , en vertu du testament d'Isabelle et de l'aveu des Cortès , était seul régent légitime de la Castille jusqu'à ce que Charles eût atteint sa vingtième année. En conséquence , toutes les dispositions prises par Ferdinand , pendant sa vie , étaient valides et avaient force de loi ; tandis que le prince Charles , ne jouissant pas lui-même du pouvoir du vivant de son aïeul , n'avait pu le transmettre à personne.

Toutefois , pour arranger les choses à l'amiable , le cardinal proposa que le prince Charles , devenu souverain par la mort de Ferdinand , déclarât alors lui-même , à qui des deux il voulait que la régence fût déférée jusqu'à son arrivée en Espagne ; et qu'en attendant , ils administreraient conjointement le royaume et signeraient tous les décrets l'un et l'autre (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4074. Vinc. Gonzalez Arva, *Elogio del Cardenal*, dans les *Memorias de la real Academia*, t. IV, p. 20. On voit dans cet ouvrage la peinture de la situation pénible où se trouvait le royaume à l'avènement de Ximenès à la régence.

Lavergne (*Revue des deux Mondes*) fait un crime capital à Ximenès d'avoir conservé l'Espagne à l'aîné et de ne pas l'avoir procurée au cadet, c. à d. d'avoir fait son devoir.

(2) Gomez, l. c., p. 4074. Fléchier, l. 4, p. 334-338.

Avant qu'aucune résolution fût arrivée de Flandre à ce sujet , Ximenès empêcha que la grand-maîtrise de l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle fût perdue pour Charles et pour la couronne. Ferdinand et Isabelle avaient réussi, comme nous savons , à réunir , avec l'assentiment du pape , la dignité de grand-maître des trois Ordres espagnols à la couronne dans la personne du roi. Mais , du vivant même du dernier roi , la haute noblesse espagnole désirait déjà voir ces dignités de nouveau séparées ; et le grand-capitaine , à ce qu'on dit , espérait devenir après la mort de Ferdinand grand-maître de l'Ordre de Saint-Jacques. Mais comme il mourut avant le roi , Pedro Portocarrero , frère du duc d'Escalona , sut se procurer de Rome l'assurance d'être élevé à cette dignité ; et à la mort de Ferdinand , il crut le moment favorable pour se faire élire par les commandeurs de l'Ordre et se soutenir ensuite par la force des armes. Déjà il avait fait des préparatifs à ce sujet et appelé secrètement aux armes plusieurs districts , lorsque Ximenès en eut connaissance. Aussitôt , de concert avec Adrien , il envoya Villafagne , un des quatre juges supérieurs , avec des pouvoirs étendus dans les contrées soulevées , et fit tenir des troupes prêtes à marcher , afin de couper court à cette entreprise par la bonté ou par la force. Mais lorsque Portocarrero vit les préparatifs du cardinal , il trouva bon de se soumettre à lui et de renoncer à ses plans ; et les commandeurs réunis autour de lui retournèrent en toute hâte dans leurs commanderies , sans plus oser tenir d'assemblée sans la permission de Ximenès (1).

Cette affaire arrangée , on reconnut la nécessité de transporter le siège de la régence , de Guadeloupe dans une

(1) Gomez, l. c., p. 4072. Fléchier, l. 4, p. 340. Ferreras, *Histoire d'Esp.* tome 8, p. 443.

» Eminentissime Seigneur ! Nous avons reçu la nouvelle de la mort de Son Altesse, le très-puissant roi catholique , notre seigneur , que Dieu veuille recevoir dans sa gloire ; et cette nouvelle nous a plongé dans un double deuil , tant à cause de la Religion chrétienne en général, laquelle a perdu en lui un défenseur distingué , que pour nos royaumes en particulier , qui sont privés d'un bon administrateur et d'un bon roi. Mais cette perte est surtout déplorable pour Nous-même , qui savons quelle utilité et quels avantages Nous eussions pu tirer de ses conseils bienveillants et de sa grande expérience. Toutefois , puisqu'il a plu à Dieu d'en disposer ainsi , il faut se soumettre à ses ordres et à sa volonté. Quant au testament de notre aïeul , Nous avons reconnu partout ses vues bonnes et saintes ; de sorte que Nous ne doutons pas que Dieu ne l'en récompense en lui faisant miséricorde ; et cette pensée est Notre plus grande consolation. Mais l'article le plus excellent de ce testament est celui par lequel le gouvernement du royaume en notre absence , ainsi que l'administration de la justice , ont été déferés à vous , Eminentissime Seigneur. C'est ce que le défunt roi pouvoit faire de mieux ; car par là , il pourvoyoit à la paix et à la sûreté de nos Etats. En vérité , Eminentissime Seigneur , si déjà il n'avoit réglé qu'il en seroit ainsi , Nous ne pourrions , de notre côté , en considérant votre probité , votre sagesse et votre zèle pour Dieu et pour Nous , choisir pour cet emploi une autre personne qui pût mieux tranquilliser notre conscience et assurer le bien de nos royaumes.

» C'est pourquoi Nous avons adressé des lettres à plusieurs prélats et seigneurs et à nos villes les plus considérables , pour les prier et leur enjoindre de vous obéir et de vous faire obéir par les autres , et d'exécuter les ordres de vous et du Conseil royal. Nous vous prions donc instam-

ment de vous charger de l'administration de la justice et du maintien de la paix entre Nos sujets , jusqu'à ce que Nous puissions Nous-même , ce qui aura lieu bientôt , s'il plaît à Dieu , Nous rendre en personne auprès de vous , vous consoler et vous gouverner. Nous vous prions en outre de Nous écrire toujours et de nous tenir au courant de tout ce qui arrive , de Nous donner continuellement de vos nouvelles et de Nous faire part de vos conseils , que Nous considérerons comme ceux d'un père, tant par reconnaissance pour les services que vous avez rendus à Notre très-honoré seigneur et père , le roi Philippe, qu'à cause de Notre cordiale amitié pour vous et de Notre confiance en votre excellence et supériorité. Eminentissime Père en Jésus-Christ , Cardinal d'Espagne , Notre bien cher ami ! Que Dieu vous prenne constamment sous sa sainte protection !

Bruxelles, le 14 février 1516.

Moi , le Prince (1).

A la fin de la lettre adressée au Conseil royal , le prince faisait observer qu'il avait confié à son ambassadeur Adrien une commission secrète de la plus haute importance , sur laquelle ils devoient sans délai délibérer avec lui et donner promptement leur manière de voir. Voilà de quoi il s'agissait : le pape Léon X et l'empereur Maximilien avaient salué ce prince roi d'Espagne ; et Charles lui-même , excité par ses conseillers flamands , désiroit ce titre avec ardeur, bien que, tant que vivait sa malheureuse mère , il n'eût proprement droit en Castille et en Aragon, qu'au titre de prince-régent. Aussi, par prudence, il n'avait signé les lettres susdites que de ces mots : *El principe* ; mais

(1) Sandoval Hist. de Carlos V, l. II. Flécher, l. IV, p. 357.

il avait chargé le doyen Adrien de manifester aux principaux de la Castille le dessein qu'il avait de prendre le titre de roi ; et c'est pour ce motif qu'il avait surtout traité avec tant d'égards le puissant cardinal qui pouvait remplir ses désirs ou les faire échouer. C'était là le motif, insinué plus haut , pour lequel Charles avait si promptement confirmé Ximenès dans la régence.

Toutefois ce prélat, ainsi que les conseillers royaux, conseillèrent unanimement au prince , avec franchise et sincérité, de renoncer à ce dessein, qui , sans lui donner aucun accroissement réel de puissance , serait pour les mécontents parmi les Grands de Castille , une occasion de se plaindre qu'il violait les lois du pays , et pourrait fournir un prétexte spécieux d'exciter des troubles civils. Leur lettre fut expédiée pour la Flandre en mars 1516 ; mais Charles persista dans son désir et déclara à Ximenès et au Conseil, qu'ayant déjà reçu ce titre du pape, de l'empereur (1) et des cardinaux, il ne pouvait plus honorablement reculer, qu'ils devaient donc aussi travailler à le faire reconnaître en Castille. Il pria en outre le cardinal , dans une lettre particulière, de le faire proclamer roi de Castille, même sans la coopération du Conseil et des Grands , si cela était nécessaire.

Ximenès voyant le désir bien arrêté du prince, ne voulut pas y résister plus longtemps , et, de concert avec Adrien, il convoqua en assemblée dans un des palais de cette ville , le Conseil , les Grands et les évêques présents à Madrid. On y vit paraître le grand-amiral, le duc d'Albe, le duc d'Escalona , le comte de Denia , l'archevêque de Grenade Antonio de Rojas , et les évêques de Burgos, de

(1) *Cæsar is reges creare*, dit Martyr à ce propos. Ep. 372.

Siguenza et d'Avila (François Ruyz) , avec d'autres personnages d'un rang secondaire (1).

Ximenès leur ayant fait connaître la volonté du prince, les Grands, incertains de ce qu'ils devaient dire, requirent le docteur Carvajal, jurisconsulte fort instruit et membre du Conseil royal , d'exposer d'abord sa manière de voir sur cette affaire. Il leur expliqua donc , dans un discours assez étendu , comment le Conseil royal avait détourné le prince de ce dessein ; mais que Charles , poussé par les deux chefs de la chrétienté , le pape et l'empereur , avait déjà accepté le titre de roi, et que maintenant il ne pouvait plus revenir sur ses pas. Et si même il le voulait, ajouta-t-il, les Castillans ne pourraient pas le permettre , pour ne pas faire tomber sur leur prince le reproche d'inconsidération et d'inconstance. D'ailleurs, il était en réalité avantageux au royaume que Charles ne dépendît nullement , pas même en apparence, de sa mère, à cause de la maladie mentale de cette princesse , et qu'il fût pleinement revêtu de toute la dignité d'un roi , attendu que une plus grande élévation dans le prince devait aussi entraîner plus d'obéissance de la part des sujets.

Il ajouta encore que ce cas n'était pas unique dans l'histoire d'Espagne , et qu'on pouvait apporter une foule d'exemples ( qu'il cita en effet ) où non-seulement des fils, mais des frères et des cousins avaient été nommés corégentes ou adjoints en qualité de rois. Enfin, il termina en disant que Charles n'avait nullement l'intention de soumettre d'avance sa manière d'agir à l'examen et à l'approbation de ses sujets ; qu'il désirait plutôt qu'elle fût agréée convenablement et qu'on le félicitât de son élévation. En confir-

(1) Lavergue est inexact, quand il affirme que Ximenès convoqua une assemblée des Etats. *Revue des deux Mondes*, t. xxviii, p. 545.

mation de ce qu'il venait de dire, il lut publiquement une lettre de Charles, rédigée en style relevé. Les Grands gardèrent assez longtemps le silence, visiblement frappés de ce discours et cependant peu portés, en partie par égoïsme, à en approuver le contenu.

Alors Ximenès, avec les évêques et quelques membres de la noblesse, se déclara pour le désir du prince, tandis que le grand-amiral, le duc d'Albe et d'autres soutenaient le sentiment opposé, et contestaient la force probante des exemples cités par Carvajal. Quant au duc d'Escalona, cherchant un faux-fuyant, il déclara que « puisque Charles, à ce que disait Carvajal, ne demandait d'eux aucun conseil, il ne voulait pas lui imposer le sien et s'abstenait de se prononcer. » Comme il était à craindre que, dans de telles conjonctures, l'assemblée ne se séparât sans avoir rien fait, Ximenès prit alors la parole, et dit avec une mine sévère et en élevant la voix : « Il s'agit maintenant d'une chose pour laquelle sans doute on ne demande pas votre conseil et où l'on n'en a pas besoin ; car le prince ne dépend pas de la manière de voir de ses sujets ; mais soucieux de votre plus grand bien, je vous avait convoqués afin que vous pussiez gagner la bienveillance du roi, en lui adressant vos compliments et vos félicitations. C'est ce que vous n'avez pas compris. Quant à moi, aujourd'hui même, je vais faire proclamer à Madrid le titre royal de Charles, afin que les autres villes suivent cet exemple. » En disant ces mots, qui respiraient un assez fort parfum d'absolutisme, il congédia l'assemblée, et manda immédiatement auprès de lui le préfet de Madrid, Pedro Corrêa, pour lui donner les ordres nécessaires relativement à la proclamation solennelle de Charles. Cette cérémonie eut lieu sur-le-champ, le dernier jour du mois de mai 1516, avec la plus grande magnificence, et

la noblesse, considérant dès lors l'hommage comme un fait accompli, se joignit aux acclamations de joie universelles par lesquelles on reconnut le nouveau roi.

Le lendemain, Ximenès envoya une circulaire aux magistrats des villes et aux Grands individuellement, pour les engager à reconnaître également le nouveau titre du prince, leur déclarant que, dans tous les documents publics, le nom de la reine Jeanne serait toujours placé avant celui de son fils. Tout le monde obéit promptement et sans la moindre observation, en grande partie par la crainte qu'inspirait la sévérité du cardinal ; mais Tolède surpassa toutes les autres villes par son zèle à célébrer la fête de l'hommage avec magnificence et solennité.

Les Aragonais, au contraire, qui étaient sous la régence de l'archevêque de Saragosse, refusèrent au prince Charles le titre de roi jusqu'à ce que leurs Cortès eussent délibéré s'il pouvait lui être donné du vivant de sa mère ; et ce ne fut qu'après son arrivée en Espagne, à la diète de Saragosse, qu'ils consentirent à la même condescendance que les Castellans (1).

(1) Gomez, l. c., p. 4073-4077. Martyr, Ep. 568, 572, 590, 603, 605, 617, 618, 624. Robles, l. c., p. 483. Arvaio, dans les *Memorias*, etc., t. 4, p. 24. Robertson, *Histoire de Charles-Quint*. Fléchier, l. 4, p. 343-350. Prescott, II p., p. 559. C'est à tort que Gomez rapporte que Charles ne reçut le titre de roi en Aragon qu'après la mort de Jeanne.

## CHAPITRE XXVII.

Ximenès travaille pour le repos , l'ordre et la sûreté du royaume.

Les troubles publics qui s'élevèrent , à plusieurs reprises, après l'avènement du cardinal à la régence, lui causèrent bien plus de désagréments encore. Le premier qui y donna occasion , fut Pédro Giron , fils aîné du comte d'Uréna. Nous avons vu plus haut comment ce gentilhomme , énergique et audacieux , exerça la tutelle de son beau-frère , le jeune duc Henri de Médina Sidonia , qui possédait de grands biens à l'extrémité méridionale de l'Espagne , et qu'il fut avec lui exilé de ce royaume par le roi Ferdinand. Peu de temps après leur retour dans leur patrie (1513), le jeune duc était mort sans enfants , et Giron s'était mis par la force en possession de ses biens, se fondant sur ce que le droit d'héritage appartenait à sa femme , sœur du défunt. Mais Alvar , demi-frère du duc , ayant protesté , avait été mis , par sentence souveraine de Ferdinand , en possession de toute la seigneurie , que Giron avait dû alors restituer.

Ce dernier céda à la force tant que vécut Ferdinand ; mais après sa mort , il crut pouvoir profiter de la circonstance d'une régence qu'il croyait faible , pour reconquérir de si beaux domaines. Aussi , dès qu'il apprit le

décès du roi, il envahit à main armée le duché de Sidonia, et assiégea d'abord la forte ville de San-Lucar, située près de la mer, pour de là se rendre maître de tout le reste du territoire. Il alléguait, comme base de son droit, « que le vieux duc de Médina Sidonia avait, après la mort de sa première femme, épousé sa belle-sœur sans dispense valide, et qu'en conséquence les enfants seuls du premier mariage et non ceux du second, avaient droit à son héritage. Or, il n'était issu du premier mariage que le duc Henri et Mencia, épouse de Giron, et ainsi, Henri étant mort, c'était celle-ci, et non son demi-frère Alvar, né du second mariage, qui avait droit à la succession. En conséquence, la sentence souveraine de Ferdinand avait été injuste et rendue avec partialité, parce que Alvar avait épousé la petite-fille du roi, Anne, fille d'Alphonse d'Aragon. »

Le duc Ponce d'Arcos et Cadix, ainsi que Gomez Solis, commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques, repoussèrent la première attaque de Giron contre le duché contesté, et donnèrent avis de ces événements au cardinal et au Conseil de Castille.

Aussitôt Ximenès réclama contre Giron le secours des habitants des contrées qui avoisinent Séville et Cordoue, le déclara lui-même coupable de haute-trahison, et envoya en toute hâte en Andalousie l'habile général Antoine Fonseca avec une armée considérable, pour comprimer la révolte. Il y envoya également un des quatre juges supérieurs, nommé Cornéjo, pour commencer des enquêtes criminelles contre les rebelles. Alors le comte Giron effrayé licencia ses troupes, et, par l'entremise de son père et de l'archevêque de Séville, il implora et obtint son pardon. Toutefois, quelque temps après, précisément au moment où la question du titre royal de Charles était agitée, il

recommença ses menées avec l'appui de son oncle, le grand-connétable, et chercha à se gagner un parti considérable parmi les Grands, afin de pouvoir résister ouvertement à Ximenès. Il fut même assez hardi pour aller en personne à Madrid, chercher à se faire des partisans jusque sous les yeux du cardinal, et pour avoir des entrevues avec ceux qu'il avait déjà gagnés. Enfin il alla si loin, que, sans rendre visite au cardinal, il lui fit savoir par écrit qu'il était venu pour s'aboucher avec ses amis. Ximenès se contenta de répondre qu'il désirait que ses affaires allassent à bien; mais il eut constamment l'œil ouvert sur tous les mouvements que se donnaient les nobles, et eut connaissance de presque toutes leurs démarches.

Plusieurs choses avaient contribué à rendre hostile à Ximenès une partie considérable de la noblesse. Giron en ébranla plusieurs en leur représentant que, si l'on obéissait déjà au vicaire de Charles, celui-ci ne priserait pas bien haut l'obéissance envers sa propre personne, et qu'ainsi la prudence seule exigeait qu'ils fissent de l'opposition au cardinal. D'autres, comme le grand-connétable, avaient d'autres motifs. Ils savaient que Ximenès voulait retirer, au profit de la couronne, les fiefs et revenus de la noblesse en faveur desquels on ne pourrait produire des titres suffisants, et ils résolurent en conséquence de s'opposer à un homme qui menaçait de porter un tel préjudice à leur fortune. Le grand-connétable songeait donc à réunir tous les Grands hostiles à Ximenès, afin de le renverser, et il tâcha, en particulier, de gagner à son projet le comte Pimentel de Benavente, le duc Cueva d'Albuquerque, le duc Cerda de Medina-Celi, l'évêque de Sigüenza et le duc d'Infantado. Il leur représenta « qu'on ne pouvait permettre que la grandesse d'Espagne fût gouvernée et maltraitée par un moine de basse condition et qui leur

était hostile ; qu'il n'appartenait pas à un religieux de commander à des princes ; que c'était plutôt à lui à leur obéir. A la vérité , Ferdinand , par son testament , lui avait déferé la régence ; mais il fallait une bonne fois déposer la crainte qu'ils avaient eue pour le roi défunt qui les avait traités avec tant de dureté ; quant à lui , il était résolu de ne pas obéir plus longtemps à Ximenès , si ce prélat ne pouvait faire apparaître des pleins pouvoirs , reçus de Charles d'une manière bien déterminée. »

Ce discours remplit les Grands de fureur contre Ximenès. Le duc d'Infantado seul conserva plus de modération que ses amis : il leur représenta « que , sans doute , il avait plus de raisons qu'aucun autre d'être mécontent de Ximenès qui avait dissous les fiançailles de sa nièce avec un membre de la famille d'Infantado , et qui maintenant menaçait sa fortune ; mais qu'il craignait sa grande puissance et son opiniâtreté plus grande encore , et regardait en conséquence un soulèvement politique comme une chose souverainement dangereuse. Mais si l'on connaissait un autre moyen de soutenir l'autorité de la noblesse et de briser l'orgueil du moine , il ne refuserait pas sa participation , et il en faisait le serment sur l'honneur de ses ancêtres. » Un peu refroidis par ces paroles , les Grands résolurent d'accuser le cardinal auprès du roi Charles , et d'envoyer en Belgique don Alvar Gomez , homme instruit et gendre du duc d'Infantado , pour demander le renvoi du cardinal.

Ximenès instruit de toutes ces menées et de ces plans , ne s'en effraya nullement , et dit laconiquement : « Ces seigneurs n'ont que des paroles et pas d'argent pour exciter une émeute. » Il fit en outre entendre aux mécontents « qu'il était de leur intérêt de ne pas tenter de troubler l'ordre ; qu'autrement , ils apprendraient bientôt combien

son armée était plus puissante que la leur. » Effrayés de ces paroles , ils cherchèrent alors presque tous isolément à se laver aux yeux du cardinal ; et le duc d'Infantado lui-même ainsi que le grand-connétable l'assurèrent , par lettres et par messagers , de leur profonde estime pour lui. On a raconté qu'auparavant déjà , quelques Grands , excités par le grand-connétable , s'étaient rendus auprès de Ximenès pour lui demander communication de ses pouvoirs au sujet de la régence ; et que le cardinal , les ayant renvoyés au lendemain , s'était alors approché de la fenêtre avec eux et leur avait dit , en leur montrant ses troupes et son matériel de guerre : « Voilà mes diplômes. » Toutefois , déjà Gomez n'a pu rien trouver à l'appui de ce récit , et n'en a parlé que comme d'un on dit.

Les Grands persistèrent cependant dans le projet qu'ils avaient formé d'accuser le cardinal auprès de Charles , et envoyèrent à cet effet quelques députés à Bruxelles. Mais Ximenès y envoya aussi de son côté Diégo Lopez , et demanda des pouvoirs encore plus étendus afin d'être en état de réprimer au plus tôt les mouvements que la noblesse pourrait exciter (1).

En outre , afin de garantir le royaume de la meilleure manière possible contre tous les dangers qui pourraient le menacer à l'avenir , il songea alors à introduire une nouvelle organisation militaire. De tout temps , au rapport de P. Martyr , il avait pris plaisir à entendre parler de guerre et de préparatifs guerriers (2). Un jour donc , dans un entretien confidentiel , il avait entendu dire par le roi Ferdinand , que les armées composées au moyen d'enrôlements faits dans toutes sortes de contrées , pouvaient

(1) Gomez , l. c. , p. 4077-4079. Martyr , Ep. 567. Miziana , Contin. Mariana , l. I , c. 4 , p. 3. Fléchier , l. IV , p. 350 , etc. Ferreras . .

(2) Martyr , Ep. 573. Belliois colloquiis et apparatus gaudet.

facilement devenir un danger plutôt qu'une défense pour l'Etat, et qu'une armée formée de citoyens et toujours sur pied, une espèce de milice permanente pour la défense du pays, serait infiniment préférable à l'organisation actuelle de l'armée. Combattant pour leurs foyers, de tels soldats seraient plus fidèles et plus courageux; et d'ailleurs, ayant été mieux élevés, ils auraient aussi plus de moralité, de décence et d'humanité envers les ennemis. Ferdinand lui-même, disait plus tard Ximenès, avait tracé de sa propre main le plan d'une pareille organisation militaire, mais la maladie et d'autres affaires l'avaient empêché de le mettre à exécution.

Le cardinal songeait donc à réaliser cette pensée, si grande pour cette époque et si riche en résultats; et, à cet effet, au mois d'avril 1516, il demanda au roi Charles d'amples pouvoirs pour administrer le royaume dans toutes ses parties. Mais son zèle ne lui permit pas d'attendre l'arrivée des pièces désirées, et après en avoir longuement délibéré avec le Conseil royal et un homme de guerre expérimenté, il adressa dès lors à toutes les villes de Castille un édit qui promettait de grands avantages à ceux de leurs habitants, et surtout de leurs citoyens, qui se feraient porter sur les rôles des troupes à lever. Ils devaient, par exemple être affranchis du devoir d'héberger le roi et sa suite, ainsi que d'autres charges, corvées et prestations; mais, en retour, ils étaient tenus au service militaire sans solde; les officiers seuls et les musiciens devaient recevoir une paie. Cette ordonnance fut dès le principe accueillie avec la plus grande faveur: en très-peu de temps, trente mille citoyens d'élite se présentèrent volontairement pour le service militaire; et s'exerçant chaque jour au maniement des armes sous les yeux de leurs concitoyens, ils portèrent encore une foule innombrable de jeunes gens à entrer dans

leurs rangs. Personne n'en éprouva une joie plus vive que Ximenès: cependant, au dehors même, cette institution nouvelle, qui pouvait rendre l'Espagne si puissante, reçut auprès des princes étrangers l'approbation la plus honorable. Le chagrin qu'en éprouva le roi de France doit aussi compter parmi les témoignages qui attestèrent le plus énergiquement l'efficacité du nouveau règlement. Quant au cardinal de Guise, parent de Charles, qui alla à Madrid au mois de juin 1516, pour saluer Ximenès (1) il le remercia au nom de la chrétienté de cette innovation qui devait être la sauvegarde de l'Espagne, principalement contre les infidèles.

En revanche, cette institution nouvelle contrariait un grand nombre de personnes, et nommément, tous ceux qui trouvent leur plaisir ou leur profit dans les troubles qui agitent les Etats. Aussi ces derniers se donnèrent-ils toutes les peines possibles, pour couvrir d'opprobres le nouvel ordre de choses et pour le rendre suspect de la manière la plus odieuse, prétendant que le but de Ximenès était de détourner par là les citoyens du travail et de porter à dessein préjudice à leur bien-être.

La noblesse, de son côté, vit dans l'armement de la bourgeoisie, une atteinte à ses privilèges et un péril pour son importance politique. Cela fut cause que l'introduction de la nouvelle organisation rencontra de l'opposition à Léon, à Burgos, à Salamanque, à Médina del Campo, à Arevalo, à Madrigal et à Olmedo (2).

(1) On croit que l'empereur Maximilien l'avait envoyé pour examiner ce qui se passait en Espagne. Ximenès lui rendit tous les honneurs possibles. — Gomez, l. c., p. 4082.

(2) P. Martyr lui-même partagea la désapprobation partielle que rencontra Ximenès. Ep. 575. — Parmi les modernes, Lavergne est, comme toujours, du côté de ceux qui blâment le cardinal; selon lui, il avait pour but, en armant

Mais ce fut à Valladolid que cette opposition se manifesta avec le plus de violence : le commissaire de Ximenès, Tapia, de Ségovie, y fut jeté en prison par les habitants ; Ximenès y fut déclaré *opresseur de la liberté*, et l'on se hâta de fortifier la ville pour être en état de lui résister. L'archevêque de Grenade, Antonio de Rojas, président du Conseil royal, n'était pas étranger à ce mouvement : il faisait en tout une opposition secrète au cardinal, et on l'accuse d'avoir excité les députés de Valladolid contre le tyran, comme il l'appelait. Outre ce prélat, les Grands qui possédaient des domaines dans le voisinage de Valladolid, surtout le grand-amiral et l'évêque d'Astorga, avaient aussi, soit par vengeance, soit par intérêt, animé les bourgeois de cette ville à la résistance.

Quoique le nombre des villes désobéissantes fût peu considérable en comparaison des autres, il était toutefois à craindre que la contagion ne gagnât aussi les villes soumises ; et le cardinal chercha en conséquence à ramener les habitants de Valladolid à l'ordre, par la bonté et de douces exhortations. Mais ils repoussèrent tout accommodement, et répondirent avec arrogance « qu'il pouvait faire et dire tout ce qu'il voulait ; que pour eux, ils pouvaient certainement et voulaient défendre leur ville et leur liberté jusqu'à l'arrivée de Charles en Espagne » Le cardinal ne voulut cependant pas, sans l'aveu de Charles, recourir contre cette ville à des mesures sévères : il se contenta de réunir, sous d'autres prétextes, des troupes plus considérables dans le voisinage, et recommanda à son chargé d'affaires à Bruxelles, Diégo Lopez, de lui

la bourgeoisie, non le bien des citoyens, mais l'abaissement de la noblesse : la pensée qui le dirigeait était le despotisme, et non la renaissance politique de la classe moyenne. *Revue des deux Mondes*, t. XXVI, p. 515.

obtenir le plus tôt possible de nouveaux pouvoirs dans ce sens. Ensuite, pour ôter tout crédit aux faux rapports adressés au roi par plusieurs Grands et par le duc de Chièvres au sujet des affaires militaires, il envoya lui-même à Charles une lettre dans laquelle il exposait les avantages de la nouvelle organisation, et demandait de Belgique un envoi d'armes et de munitions de guerre.

Il triompha : Charles lui envoya les pouvoirs demandés ; et dans une lettre particulière, il requit les villes rebelles de se soumettre à son remplaçant, de sorte que ces villes, et même Valladolid, rentrèrent dans le devoir.

La résistance une fois brisée, Ximenès se montra doux, et il eut la sagesse d'accorder aux habitants de Valladolid un privilège qui devait précisément servir à assurer désormais la soumission de cette ville. Le grand-amiral et le comte de Benavente avaient su faire entrer un grand nombre de leurs partisans dans la magistrature de Valladolid. Afin de leur donner un contrepoids, Ximenès permit à la bourgeoisie de pouvoir faire assister aux séances de ces magistrats deux procureurs élus par elle, et jouissant du droit de *veto* à la manière des anciens tribuns.

Quant à l'organisation militaire introduite par le cardinal, elle a été le modèle des armées permanentes ; mais ce n'est pas à nous à décider si elle a, ou non, l'avantage sur elles (1).

Ximenès fortifia aussi la puissance maritime de la Castille, et l'augmenta de vingt grands vaisseaux à trois rangs de rames. Il mit complètement toute cette flotte sur pied de guerre, afin de repousser les attaques

(1) Gomez, l. c., p. 4084-4084. Miniana, l. c., p. 3. Fléchier, l. IV, p. 359-364. Ferreras. Arnao, dans les *Memorias* etc. t. IV, p. 22.

des Maures et des pirates, parmi lesquels le corsaire Barberousse s'était fait un nom fameux. Le bienfait de cette mesure ne tarda pas à se manifester ; car, dès le mois de juillet 1516, un certain nombre de vaisseaux espagnols rencontrèrent près d'Alicante, sur la côte orientale de l'Espagne, cinq vaisseaux turcs d'une grandeur considérable, et leur ayant livré une bataille sanglante, en coulèrent deux à fond et amenèrent les autres en triomphe dans le port d'Alicante. Le pape Léon X félicita solennellement le cardinal de cette victoire, et Ximenès en mit plus de soin encore à favoriser la marine. L'année suivante entr'autres, afin que désormais la Castille ne fût plus privée d'un nombre suffisant de navires prêts à faire voile, il fit rétablir, près de Séville, un chantier qui, à la longue, avait été négligé et n'était plus d'aucun usage (1).

Dans le même temps, Ximenès dut aussi porter son attention sur la partie opposée de l'Espagne.

Aussitôt après la mort de Ferdinand, le jeune roi de France, François I<sup>er</sup>, avait commencé à équiper une armée dont la destination était inconnue. Toutefois, on ne tarda pas à soupçonner qu'elle pourrait bien avoir la Navarre pour objet. En effet, le roi Jean d'Albret, expulsé de ce pays, avait songé, aussitôt après la mort de Ferdinand, à le reconquérir, ce qui, pendant la régence d'un moine, ne pouvait, pensait-il, offrir aucune difficulté. Il avait pour lui le parti des Agramont (2), et beaucoup de Navarrais allèrent le rejoindre à l'autre côté des Pyrénées, où il organisait à la hâte une armée. A la nouvelle qu'il s'avancait vers la Navarre avec une armée française, Ximenès, de concert avec le Conseil royal, nomma

1) Gomez, l. c., p. 4084. Miniana, l. c., p. 3. Fléchier, l. IV, p. 364.

(2) Les Beaumont, au contraire, étaient pour l'Espagne. Martyr. Ep. 570.

gouverneur de cette province à la place du vice-roi, qui avait moins de talents militaires, le duc de Najara, habile guerrier, et qui possédait des domaines dans le voisinage de la Navarre. Mais le grand-connétable, son ancien ennemi, fut si irrité de ce choix, qu'il suscita au duc toutes les difficultés imaginables, et il aurait presque rendu possible à Jean d'Albret le recouvrement de son royaume. Toutefois le colonel Ferdinand Villalva attaqua l'armée ennemie avec beaucoup d'audace, lui causa d'immenses fatigues dans les défilés des Pyrénées, la culbuta, et prit une foule d'officiers supérieurs appartenant aux premières familles nobles de la Navarre. Parmi eux se trouvaient entre autres le maréchal Pédro de Navarre, Diégo Velez, favori de Jean d'Albret, les seigneurs de Garri et de Gambra, et beaucoup d'autres, que Ximenès fit tous transporter en lieu sûr dans le château fort d'Atienza. D'Albret renonça alors à l'espoir de reconquérir la Navarre, et s'étant retiré avec de grandes pertes à l'autre côté des Pyrénées, il y mourut bientôt ainsi que son épouse.

Quant à Ximenès, il prit désormais toujours conseil de Villalva dans les affaires militaires relatives à la Navarre ; et, sur ses avis, il fit raser dans cette province une certaine quantité de forteresses, ne voulant pas employer à les garder un trop grand nombre de troupes castillanes, et osant encore moins les confier à des Navarrais attachés à l'ancienne maison régnante. Cette mesure irrita vivement ces derniers, et la vue de leurs remparts et de leurs châteaux renversés les affligea profondément ; mais Ximenès ne renonça pas pour cela à son dessein ; il prit soin seulement de faire exécuter le plus promptement possible ce dont il ne pouvait se dispenser (1).

(1) Villalva mourut peu de temps après, empoisonné, à ce que l'on crut,

Ce fut du reste, pour les en vieux du cardinal, une nouvelle occasion de plaintes et d'accusations, qui furent naturellement appuyées de toute manière par les Navarrais irrités. Ils lui reprochèrent entr'autres d'avoir profané la religion, parce qu'il avait aussi fait abattre un couvent et une église de Franciscaïns. Mais les Castillans eux-mêmes approuvèrent les mesures prises par le cardinal, et auxquelles, en effet, on dut la conservation de la Navarre dans les guerres qui survinrent plus tard (1).

La guerre de Navarre n'était pas encore terminée, lorsqu'un courrier portugais envoyé en France fut intercepté par le gouverneur de la forteresse castillane de Salces. Il s'était rendu lui-même suspect par son imprudence et avait ainsi donné lieu de l'arrêter. Les dépêches en chiffres trouvées sur lui, concernaient un mariage et une alliance à conclure entre la France et le Portugal, au détriment de la Castille. Le gouverneur se hâta d'envoyer à Madrid le paquet dont il était porteur; et comme Ximenès se trouvait en ce moment à Alcalá, occupé des constructions qui s'y faisaient pour l'université, les lettres interceptées furent ouvertes par Adrien, qui prenait toujours part à la régence. Sa frayeur fut grande quand il vit ce qu'elles renfermaient de menaçant pour l'Espagne, et vu l'importance de la chose, il envoya aussitôt le courrier à Alcalá, avec ordre de faire même éveiller Ximenès la nuit, s'il le fallait pour lui remettre ces dépêches sans aucun retard.

C'est ce qui eut lieu en effet; Ximenès lut ces pièces vers minuit et donna ensuite cette réponse au courrier :

par les Navarrais, parce qu'il avait conseillé le démolissement de leurs forteresses. Gomez, l. c., p. 4088.

(1) Gomez, l. c., p. 4086-4088. Martyr, Ep. 569-574. Miniana, l. c., p. 3. Fléchier, l. IV, p. 368-374. Prescott, II p., p. 562. Ferreras.

« Dites à Adrien que je ferai mes efforts pour obvier au danger qui nous menace. »

Aussitôt il fit donner avis à Charles de ce qui était arrivé, et chargea l'ambassadeur castillan à la cour de Lisbonne, d'observer avec la plus grande exactitude toutes les démarches du roi de Portugal (1).

Immédiatement après, les affaires de la Navarre réclamèrent encore une fois les soins du cardinal. Le roi Ferdinand avait nommé gouverneur de Pampelune, capitale de la Navarre, un aragonais nommé Ferréra, que le cardinal croyait peu propre à ce poste important parce qu'il n'était pas originaire de la Castille, et peu convenable d'ailleurs à cause de sa dureté et de sa sévérité excessives. Il chercha donc à mettre à sa place un castillan éprouvé, qui sût par sa douceur gagner la faveur des Navarrais, et il obtint à cet effet l'assentiment de Charles. Mais on ne sait sur qui tomba son choix : Gomez n'a pu en apprendre davantage (2).

Une autre affaire causa au cardinal de plus grands embarras. Depuis longtemps le Conseil suprême de Navarre était occupé en nombre égal par les deux partis des Agramont et des Beaumont. Mais la question de savoir à quel parti le président devait appartenir, avait toujours été l'objet de leurs querelles et la cause de la plus violente opposition. Aussi d'Albret, et après lui, Ferdinand le Catholique, avaient toujours fait ce choix hors du pays. Mais cette fois, les Navarrais, à l'insu de Ximenès, gagnèrent, probablement par argent, le seigneur de Chièvres d'autres conseillers belges, pour obtenir le rétablissement de ce qui avait eu lieu auparavant. Déjà ils espéraient

(1) Gomez, l. c., p. 4088. Fléchier, l. IV, p. 374.

(2) Gomez, l. c., p. 4089.

pouvoir, donner encore à leur sénat un président tiré du milieu d'eux, lorsque le cardinal, ayant été mis au courant de toute l'intrigue, représenta aussitôt à Charles le danger d'une telle condescendance et fit ainsi échouer le plan de ses adversaires (1).

Vers le même temps, le pape demanda que le cardinal d'Albret, frère du précédent roi de Navarre, fût rétabli dans son évêché de Pampelune, dont il avait été chassé. Ximènes requit à ce sujet l'avis du duc de Najara, qui était encore vice-roi de Navarre; et comme la réponse de ce seigneur signalait le danger qu'il y aurait de fournir à un si ardent adversaire politique, l'occasion et l'argent nécessaire pour un nouveau soulèvement, Ximènes ne put accéder à la demande du pontife (2). La Navarre fut alors tranquille et donna à Ximènes le temps de s'occuper d'autres affaires très-importantes.

En effet, une émeute venait d'éclater à Malaga contre la juridiction du grand-amiral de Castille. Conformément à l'ancien droit, ce seigneur, non-seulement avait le commandement de la flotte royale et la surveillance des côtes, mais il exerçait aussi sa juridiction sur l'ensemble du personnel de la marine, même des vaisseaux appartenant à des particuliers, et terminait les différends qui s'y élevaient.

Il avait en conséquence établi des juges particuliers dans toutes les villes maritimes et dans les places de commerce; mais ce qui, dans l'origine, avait pu être une bonne institution, avait dans la pratique entraîné après soi de nombreux inconvénients. Ainsi, par exemple, lorsqu'un de ces vauriens ou de ces coquins si nombreux dans les villes maritimes, était saisi par un des alguazils de la ville, si

(1) Gomez, l. c., p. 4089.

(2) Ibid., l. c., p. 4089. Fléchier, l. IV, p. 372.

c'était quelque matelot licencié ou quelque chose de semblable, il contestait sur-le-champ la compétence des tribunaux ordinaires et voulait être soumis à celui du grand-amiral. Les soldats établis pour la garde des côtes en faisaient autant. Lorsque le tribunal royal voulait les faire arrêter, ils en appelaient à celui de l'amiral; et lorsqu'ils avaient à redouter celui-ci, ils prétendaient dépendre du premier. Il en résultait d'abord des retards pénibles dans la marche de la justice; mais, ce qui était beaucoup plus nuisible encore, la promptitude, si nécessaire surtout par rapport aux délits de police, de la punition immédiatement après la faute, était impossible, et plus d'un mauvais sujet échappait complètement à l'action des tribunaux, grâce à des querelles de compétence.

Pour cette raison, les tribunaux de l'amiral étaient depuis longtemps odieux aux habitants des côtes, et déjà ils en avaient, quoiqu'en vain, demandé l'abolition au roi Ferdinand.

Après sa mort, les habitants de Malaga cherchèrent à faire valoir eux-mêmes ce qu'ils croyaient être leur droit: s'étant soulevés, ils détruisirent tous les signes publics de la juridiction de l'amiral, chassèrent ses juges et se déclarèrent libres de toute obéissance à son égard. Sur la plainte de ce seigneur, Ximènes, dans une lettre toute paternelle, exhorta les rebelles à l'ordre et à la tranquillité; puis, à propos des plaintes qu'ils pouvaient soulever contre l'amiral, il leur indiqua les voies de droit qu'ils devaient prendre, et les assura qu'aussi longtemps qu'il tiendrait la balance en mains, ce ne serait jamais l'autorité d'un Grand, mais seulement la justice des prétentions, qui la ferait pencher d'un côté ou de l'autre. Mais excités par quelques fauteurs de troubles, et même par des Belges de distinction, les habitants de Malaga persévérèrent dans

Alors Ximenès, voyant que les tentatives de douceur étaient désormais infructueuses, envoya, vers le milieu de l'année 1517, le juge supérieur Cornéjo avec des forces armées contre la ville rebelle, avec ordre de lui offrir encore une fois grâce et pardon, et de menacer, d'autre part, les bourgeois et le comte du châtimement des traîtres, la confiscation des biens et l'infamie. Alors le comte, voyant que, dans un si pressant besoin, ni l'amiral ni aucun autre Grand ne se montrait avec des secours, trouva bon et nécessaire de licencier ses troupes et de se soumettre à Cornéjo. Les portes de la ville furent donc ouvertes, le commissaire du cardinal y entra et occupa la citadelle. Ximenès s'employa ensuite avec le plus grand empressement pour le comte, comme pour un ami, auprès du roi Charles, afin d'obtenir son pardon; et ce seigneur étant mort peu de temps après, le cardinal recommanda sa famille à la faveur du prince, en le priant de confirmer le fils aîné du défunt dans toutes les dignités et possessions de son père. Quant à l'amiral, Ximenès pria Charles de le réprimander sérieusement et avec énergie dans une lettre particulière à propos de sa conduite, attendu qu'autrement l'exemple d'un homme qui appartenait à la famille royale, exercerait nécessairement sur le reste de la noblesse une influence corruptrice (1).

Du reste, le cardinal, même après la soumission d'Arevalo, ne crut pas devoir remettre sur-le-champ à la reine Germaine cette ville d'Arevalo, ni Olmedo, autre place forte, parce que cette princesse s'était mise du parti de l'infant Ferdinand, et avait pris part au projet de l'élever sur le trône de Castille à la place de son frère Charles. Le proverbe disait : « Celui qui a Arevalo et Olmedo, est en

(1) Gomez, l. c., p. 4094-4092. Miniana, l. c., p. 4. Fléchier, l. IV, p. 376-379. Ferreras.

état d'avoir bientôt toute l'Espagne; » et dès lors le Cardinal ne voulait point voir ces deux forteresses entre les mains d'une femme qui, peu favorable au roi, aurait pu donner au parti mécontent du courage et des secours à même de le porter à une révolte ouverte. Désormais, ce fut en vain que la reine se plaignit de Ximenès, qu'elle tenta de se mettre par la force en possession d'Olmédo, et qu'elle menaça de quitter l'Espagne pour retourner dans sa patrie : elle dut, jusqu'à l'arrivée du jeune roi, se contenter de Madrigal; car Ximenès, revêtu des pleins pouvoirs de Charles, resta inébranlable. Plus tard seulement, lorsque, grâce à la présence de Charles, on n'eut plus à redouter aucune contestation au sujet du trône, elle obtint enfin les deux villes qu'on lui avait jusque là refusées (1).

L'autre veuve royale, Jeanne, mère de Charles, ne causa pas à Ximenès de moins grands embarras. Ferdinand, son père, l'avait, comme nous savons, établie dans la localité riante et saine de Tordésillas; mais son esprit ne retrouva pas là non plus la sérénité, et elle refusa avec opiniâtreté d'échanger sa chambre, obscure et sale, contre une autre plus convenable, plus claire et où elle eût joui d'un air plus frais. Elle ne voulut pas davantage faire usage d'un lit, ni employer en hiver des vêtements plus chauds; souvent même elle refusait pendant deux ou trois jours de boire et de manger. Ximenès crut que son grand-maitre-d'hôtel, dom Louis Ferrier, homme vieux et décrépité, ne savait pas exercer sur cette malheureuse femme une assez grande influence, ni couper court à ses folles fantaisies. Il l'éloigna donc de la princesse, et mit à sa place le sage Fernand Ducas, surnommé Strata. Ce fut un heureux choix, car Ducas, par douceur et par

(1) Gomez, l. c., p. 4092, etc. Miniana, l. c., p. 4. Fléchier, l. IV, p. 379, 380. Ferreras.

il ait voulu faire battre monnaie à l'effigie de saint François, plan auquel il aurait renoncé sur les représentations du Conseil royal (1). Un autre projet, beaucoup plus important, mais qui n'eut pas une pleine exécution, ce fut de faire dresser un état de tous les revenus royaux, et un aperçu descriptif, en forme de tableau, du royaume et de ce qui concernait sa situation. Une petite partie seulement de ce plan put être exécutée de son vivant, et Gomez regrette qu'après sa mort on ait abandonné une entreprise si utile.

On exécuta en revanche un projet semblable relativement aux trois Ordres de chevalerie. Le Cardinal, au nom et par l'ordre de Charles, grand-maître de ces Ordres, fit faire, avec le plus d'exactitude possible, l'inventaire et la description de leurs revenus et institutions, et de tous leurs rapports financiers, judiciaires et administratifs. Les commandeurs voulurent d'abord opposer de la résistance; mais Ximenès, par sa prudence, sut bientôt et sans bruit les ramener à l'obéissance. Il se trouva que les Ordres de chevalerie avaient annuellement porté préjudice à la cassette royale pour une somme extrêmement considérable, et que l'Ordre de Calatrava occupait en outre deux villes qui appartenaient au roi. Ximenès mit fin pour l'avenir à ce double abus; mais, en retour, il rendit aux Ordres la jouissance de quelques privilèges que Ferdinand leur avait enlevés en dépit du droit, et congédia, conformément à leurs désirs, quelques employés de l'Ordre, qui leur avaient été imposés. Toutefois, l'un d'entr'eux, le trésorier Ciaconio, fut sur-le-champ rétabli par le roi Charles, et toutes les représentations de Ximenès à ce sujet furent inutiles (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4094, 4095. Fléchier, l. IV, p. 384.

(2) Gomez, l. c., p. 4095, 4096. Fléchier, l. IV, p. 385, 386.

Une mesure que le Cardinal prit aussi vers ce temps-là, excita contre lui la haine de beaucoup de personnes. Grâce aux guerres de Ferdinand, le trésor royal était chargé de dettes; et cependant, il fallait à tout moment envoyer de l'argent en Flandre, sous prétexte d'équiper la flotte qui devait porter le roi en Espagne. Cependant on se disait publiquement que Chièvres et Sauvage conservaient pour eux une grande partie de ces sommes, et retardaient à dessein le voyage de Charles, pour pouvoir plus longtemps faire venir d'Espagne de pareils envois (1). Dans la pénurie où se trouvait le trésor, Ximenès, probablement par l'ordre de Charles, supprima un grand nombre d'appointements que des nobles et des courtisans avaient touchés jusqu'alors sans être astreints de ce chef à aucun service. Pour faire preuve d'impartialité, il débuta par ses propres amis, tels, par exemple, que les héritiers du grand-capitaine, et Gomez croit que c'est à cette affaire et à d'autres semblables, qu'avaient trait les plaintes du Cardinal, lorsqu'il disait qu'on le chargeait en Belgique des commissions les plus odieuses, et qu'ensuite on croyait, en Espagne, que c'était lui qui les avait conseillées, comme s'il était le *mauvais génie* de Charles (2). Ce qui rend plus vraisemblable cette opinion de Gomez, c'est que, pendant longtemps, Ximenès s'employa, mais en vain, auprès de Charles, pour faire continuer au savant P. Martyr la perception de son traitement (3).

(1) Voir Martyr, Epp. 576, 577, 582, 594, 644., sur l'avarice de ces deux conseillers de Charles. Un autre motif pour eux de différer le départ du roi, c'est qu'ils se doutaient qu'en Espagne même, considérés comme étrangers, ils domineraient moins ce pays qu'ils ne le faisaient étant à Bruxelles. Martyr, Ep. 580.

(2) Gomez, l. c., p. 4097. Fléchier, l. IV, p. 386.

(3) Martyr, Ep. 581. P. Martyr ne dit pas un mot pour accuser Ximenès de lui avoir fait retirer ses appointements.

Ximenès proposa en outre au roi une nouvelle manière de percevoir les impôts, laquelle devait être tout à la fois plus sûre et moins coûteuse que celle qui était en usage. Il lui fit en même temps, avec beaucoup de franchise, des représentations au sujet de ses dépenses : « depuis quatre mois qu'il régnait, il avait plus dépensé, en dons et présents que ses aïeux, les rois catholiques, pendant les quarante années de leur règne. Si Charles voulait se montrer généreux, ce qui était sans doute un ornement pour un roi, il ne devait toutefois récompenser que ses vrais serviteurs, et s'abstenir de faire des présents à ceux dont l'activité était nulle et la fidélité suspecte. Trois choses, selon lui, contribuaient à affermir la puissance d'un souverain : d'abord, la justice rendue avec impartialité à tout le monde, aux petits comme aux grands ; secondement, une sollicitude particulière pour les guerriers bien méritants ; et troisièmement, ce qui était très-important, le maintien constant du trésor royal dans un état prospère » (1).

De nouveaux préparatifs de guerre vinrent alors interrompre Ximenès dans ses travaux d'administration intérieure. A la suite de la conquête d'Oran, Alger, comme nous avons vu, avait aussi reconnu la prééminence de l'Espagne, et s'était obligé à payer un tribut annuel. Quelque temps après, l'audacieux corsaire, le jeune Horuck Barbarossa, de Mitylène, dans l'île de Lesbos, avait commencé à rendre son nom redoutable sur les flots et sur les rivages de la Méditerranée, de sorte qu'à vingt et un ans, il commandait déjà une flotte de pirates de quarante galères. Dès l'année 1515, encore du vivant de Ferdinand, il avait tâché de conquérir la forteresse de Bougie, que les Espagnols possédaient en Afrique; et quoiqu'à

(1) Gomez, l. c., p. 4098. Fléchier, l. IV, p. 389.

cette première tentative il eût eu le bras gauche emporté par un boulet de canon, il s'était emparé dans une seconde attaque du petit château de Bougie, dont il avait fait massacrer toute la garnison, composée de chrétiens ; mais l'assaut donné, le 25 novembre, à la forteresse principale, avait échoué, et il avait dû se retirer. (1).

En revanche, il réussit, par l'entremise de la caste sacrée des Morabites, à faire soulever contre l'Espagne les Maures d'Afrique, en leur représentant combien il était criminel et ignominieux pour des mahométans de payer tribut à des chiens de chrétiens. En conséquence, le roi d'Alger, Sélim Benî Timi, lui demanda son secours, afin d'être en état de refuser aux Espagnols tribut et obéissance. Barbarossa se rendit près de son ami, mais il l'égorgea perfidement dans le bain, se plaça lui-même sur le trône d'Alger, refusa le tribut, et menaça même les places fortes des Espagnols dans le voisinage ; ainsi que les princes maures qui leur étaient alliés (2).

Déjà Tunis était menacé et son roi assassiné, lorsque l'héritier de ce prince s'enfuit en Espagne pour demander le secours de Ximenès contre le brigand.

Aussitôt le Cardinal dirigea contre Alger un corps de huit mille hommes, sous la conduite de Diégo Véra avec les vaisseaux nécessaires, afin de reconquérir cette ville et de punir les pirates. Il avait d'abord chargé du commandement Ferdinand Andrada, qui l'avait refusé parce qu'il se trouvait dans l'armée trop de mauvaises troupes. Le choix que le Cardinal fit ensuite de Véra, général de l'artillerie, excita tout d'abord des doutes dans l'esprit de

(1) Martyr, Ep. 574. Ferreras.

(2) Martyr, Ep. 574. — Gomez, l. c., p. 1099. — Fléchier, l. IV, p. 390. Ferreras.

beaucoup de personnes, entr'autres de P. Martyr (1), qui dit de lui qu'il était plus bavard et fanfaron que brave. La flotte, partie à la fin de septembre 1516, aborda, au commencement d'octobre, à la côte d'Algérie, et trouva la ville très-bien gardée et défendue. Voulant l'attaquer de tous les côtés à la fois, Véra, contre l'avis des autres chefs, affaiblit l'armée en la partageant en quatre corps. Les généraux de leur côté, n'obéissant qu'à regret, montrèrent peu de zèle à faire leur devoir, et Véra commit encore tant d'autres fautes, que l'entreprise eut la plus triste issue, et qu'il dut rentrer en Espagne couvert de honte, pour y être la risée des enfants. « Avec ses deux bras, disait-on dans des chansons faites contre lui, il n'a pas pu battre Barbarossa qui n'en a qu'un. »

Ximenès reçut cette fâcheuse nouvelle à la fin d'octobre, au moment où il était assis dans un cercle de théologiens occupés d'une dispute. Lorsqu'il eut pris lecture de la lettre, il dit, sans changer de mine à ceux qui l'entouraient : « Notre armée a été battue et en partie détruite ; mais ce qu'il y a de bon en cela, c'est que l'Espagne a perdu à cette affaire un grand nombre de vauriens. » Cela dit, il fit continuer l'entretien théologique. Les uns admirèrent son sang-froid et l'empire qu'il avait sur lui-même ; d'autres accusèrent le Cardinal auprès de Charles à cause de l'entreprise elle-même, et Ximenès se défendit contre leurs inculpations dans une lettre particulière, où il porte à mille le nombre des tués. Il faut croire qu'il en avait eu même temps donné avis au pape ; car Léon X lui fit exprimer par le cardinal Bembo combien il déplorait ce malheur, et l'anima à tenter une nouvelle attaque contre Alger, en l'assurant que de son côté il avait dessein d'exciter les princes chrétiens à faire la guerre aux Turcs. Tou-

(1) Martyr, Ep. 574 : « Is magis loquax est et jactabundus, quam strenuus.

tefois, l'expédition contre Barberousse ne se renouvela pas du vivant du Cardinal ; mais dès l'année 1518, l'audacieux pirate fut tué d'un coup de pierre, que lui lança un enseigne espagnol, dans une guerre avec l'Espagne et le roi de Trémesen (1).

Vers ce temps là, Ximenès, de commun accord avec le Conseil royal, fit publier dans tout le royaume, contre les marchands génois, un édit qui leur ordonnait de quitter la Castille dans un bref délai, sous peine de la perte de leurs biens et même de la vie. Le motif d'une si grande rigueur, était un événement extrêmement désagréable, que nous allons rapporter. Peu de temps avant le départ de la flotte envoyée contre Barberousse, le vaillant et hardi navigateur Jean del Rio, de Tolède, qui, à défaut d'autres occupations guerrières, exerçait aussi secrètement la piraterie pour son propre compte, avait causé aux marchands génois des dommages considérables. Ceux-ci, à leur tour, l'attendirent avec trois galères de guerre et trois vaisseaux marchands dans le port de Carthagène, où ils voulaient prendre un chargement de laine. Del Rio y arriva en effet avec son galion, mais en compagnie et sous la protection de dom Bérenguel de Omns, qui était allé à la tête d'une escadre à la poursuite des pirates africains, et revenait chargé de butin, après une course heureuse. Bérenguel ayant refusé d'acquiescer à la juste demande des Génois et de leur livrer del Rio, ceux-ci tâchèrent de se venger eux-mêmes et coulèrent à fond le vaisseau du pirate. Bérenguel irrité attaqua alors les Génois, et fit tirer sur eux, non-seulement de ses propres vaisseaux, mais encore avec les pièces grossières d'artillerie qui se trouvaient à Carthagène. Après une vigoureuse défense et de grandes per-

(1) Gomez, l. c., p. 1099, 1100. Martyr, Ep. 621. Fléchier, l. IV, p. 391, etc. Ferreras.

tes des deux côtés , les Génois durent enfin abandonner le port ; mais avant leur retraite , ils avaient tellement maltraité la ville , et si fort endommagé , de leurs pièces bien dirigées , les tours et les maisons qui dominaient les autres , que les habitants s'écriaient , en gémissant , que les Turcs à peine auraient pu faire autant de mal à leur ville.

L'indignation contre les Génois fut grande et générale , et Ximenès la partagea aussi , comme il le fit voir par l'édit excessivement rigoureux dont nous avons parlé. Mais il était aussi , d'autre part et avec raison , extrêmement irrité contre Bérenguel , et il lui retira sur-le-champ le commandement de la flotte. Mais ce seigneur trouva des amis à la cour de Belgique et fut rétabli dans sa dignité au grand déplaisir du Cardinal. Toutefois , bientôt après , et dès la fin d'août , il fit en quelque sorte oublier sa faute par une bataille navale , où il s'empara de quatre vaisseaux turcs à trois rangs de rames (1).

Quant aux Génois , ils éprouvèrent de la manière la plus sensible pour leur commerce les effets de l'édit en question , et ils se hâtèrent d'envoyer à cet effet une députation au roi Charles en Belgique , pour lui présenter leurs excuses et l'assurer que leur gouvernement avait extrêmement déploré ce qui avait eu lieu ; que du reste , ce n'était pas Gènes , mais Bérenguel qui était la première cause de tout le mal ; que , cependant , pour donner satisfaction à la couronne d'Espagne , leur sénat avait condamné à mort les capitaines des navires qui avaient combattu , et infligé d'autres peines graves aux autres officiers ; que du reste la vengeance du Ciel les avait prévenus , et avait presque entièrement détruit ces vaisseaux près de Nice dans une tempête. Sur ces représentations , Charles leur pardonna et

(1) Gomez , l. c. , p. 1400 , 1004 , Martyr , Ep. 573 , 576.

promit de retirer l'édit du Cardinal. Mais Ximenès fit des objections , et représenta qu'il était survenu de nouveaux sujets de différend qui exigeaient la continuation du séquestre sur les biens des-Génois. Ainsi , il avait appris que les Génois s'étaient alliés avec la France , pour conquérir les possessions espagnoles en Italie ; et aussi longtemps que durerait cet état de choses , il ne fallait pas réintégrer les Génois dans leurs biens , afin qu'en cas de guerre , on pût la faire aux Génois à leurs propres dépens. Toutefois , ces derniers ne tardèrent pas à dissiper le soupçon qui pesait sur eux , et de cette manière , ils recouvrèrent , avec l'assentiment de Ximenès , leurs biens confisqués en Espagne (1).

Le régent ne bornait pas sa sollicitude à la Castille seule ; son attention se portait également sur tout ce qui était le plus utile au roi et le plus avantageux à ses royaumes. C'est ce que prouve le fait suivant.

Le duc de Najara , vice-roi de Navarre , avait mandé au Cardinal qu'il avait reçu du roi Charles l'ordre d'envoyer sa cavalerie , en Italie , à l'empereur Maximilien , afin de l'aider à faire le siège de Brescia. Dans l'intervalle , en effet , la France avait de nouveau fait des progrès considérables en Italie ; et dès lors la guerre de Maximilien contre cette puissance , avait été entreprise autant dans l'intérêt de son petit-fils que dans le sien propre. Ximenès crut donc que , dans cette occurrence , il ne lui était pas permis de priver ces deux princes du secours de ses conseils et de ses lumières , et il se hâta d'envoyer à Charles un courrier , pour le prier de détourner son aïeul du siège de Brescia , place extraordinairement fortifiée par la nature et par l'art , et de l'engager au con-

(1) Gomez , l. c. , p. 4102 , 4103. P. Martyr , Ep. 585. Fléchier , l. IV , p. 394-399.

traire à faire le siège de Milan ; attendu qu'après la prise de cette capitale , Brescia et toutes les autres villes de la Lombardie devraient nécessairement se soumettre. Quesi, ajoutait-il , le roi de France attaquait le royaume de Naples, il avait dessein , si Charles le permettait, de faire de son côté une invasion en France et de faire aussitôt marcher ses troupes contre Paris. Quant aux membres de la noblesse napolitaine qui vivaient à la cour de Bruxelles, il pria Charles de défendre à ses courtisans de les traiter avec dédain, et de faire régler leurs affaires aussi promptement que possible, afin de ne pas s'aliéner l'aristocratie de Naples, mais de la gagner et de s'assurer de sa fidélité en cas de guerre. Que pour les légions espagnoles qui se trouvaient à Naples, il était de la plus haute importance qu'on ne retint pas plus longtemps leur solde, et qu'il fallait plutôt différer les paiements de la cour que ceux des soldats. Afin de calmer tous les autres mouvements de l'Italie, ajoutait-il encore, Charles devait, avant tout, tâcher de gagner la bienveillance du pape Léon X ; que, malgré les belles assurances qu'il ne cessait de donner, il ne fallait pas entièrement se fier à ses vues politiques. Tout récemment, disait-il, Léon avait accordé aux Français l'impôt de la croisade, quoiqu'il fût visible que ceux-ci ne voulaient pas faire la guerre aux Turcs, mais à l'Allemagne et à l'Espagne ; il fallait, en conséquence, le tenir en quelque sorte dans la crainte, comme lui, Ximenès, l'avait fait depuis peu, par une lettre où il l'engageait, avec franchise à se montrer animé de sentiments plus bienveillants à l'égard de l'Espagne. Charles, par conséquent, devait faire avec beaucoup de soin le choix de l'ambassadeur qu'il enverrait à Rome, et à qui il serait facile de gagner la plus grande influence dans le corps diplomatique. » Cet avis était d'autant plus nécessaire que Charles, sur le conseil de ses amis de Belgique,

avait associé don Pédro Urrea à l'ambassadeur espagnol à Rome, Jérôme Vich ; et que ces deux hommes, au lieu de travailler de concert dans l'intérêt de leur maître, étaient toujours opposés l'un à l'autre, et ne cessaient de se faire obstacle et de paralyser mutuellement leur action. « Mais ce qui est aussi d'une haute importance, disait encore Ximenès, c'est la personne du nonce pontifical, parce que c'est des rapports qu'il fait que dépend l'entente amicale des deux cours ; et que souvent déjà, l'incapacité ou la hauteur d'un nonce a été la source des divisions les plus violentes et de grands ébranlements. Il avait appris, récemment, que le pape avait désigné pour nonce en Castille Laurent Pucci, neveu du Cardinal Pucci ; mais Charles devait tâcher de faire revenir sur ce choix, à cause de la légèreté de ce jeune prélat, ainsi que de l'orgueil et de l'avidité insatiable de son oncle (1). » Cela fut cause qu'on envoya en Espagne, non Pucci, mais le Cardinal Ægidius de Viterbe, général des Augustins, qui n'arriva qu'après la mort de Ximenès, au printemps de 1518 (2).

Pendant ces événements, Ximenès s'intéressa avec beaucoup de zèle à son ancien adversaire, le Cardinal Carvajal, ancien chef des cardinaux conjurés contre Jules II, et qui pour cette raison avait été excommunié. Conformément à la volonté du pape, le roi Ferdinand l'avait, comme nous avons vu, privé aussi de l'évêché de Sigüenza, qu'il avait donné au prince portugais Frédéric. Mais lorsque Carvajal, après la mort de Jules II, se fût réconcilié avec Léon X, et qu'il eût ainsi recouvré sa place de Cardinal (3), il désira aussi être rétabli dans son

(1) Gomez, l. c., p. 4404. — Fléchier, l. IV, p. 399-404. Cfr. p. 386, note 2.

(2) Martyr, Ep. 646, 621.

(3) Raynald, Contin. Anal. Baron. ad ann. 1513, n. 47.

évêché de Siguenza, et il trouva un appui dans Ximenès. Toutefois la chose offrait des difficultés ; une émeute éclata dans le diocèse même, entre les partisans de Carvajal et ceux de l'évêque Frédéric, et la querelle ne se termina qu'à la mort de l'évêque de Plasencia, dont Carvajal recut la place en dédommagement de celle de Siguenza (1).

Vers le milieu de l'année 1516, Ximenès eut l'occasion de montrer la même complaisance pour son collègue dans la régence du royaume, le doyen Adrien d'Utrecht, qu'il proposa à Charles pour l'évêché vacant de Tortosa et pour la place de Grand-inquisiteur d'Aragon. Adrien obtint ces deux emplois éminents ; mais il resta, comme auparavant, en Castille, et dans la position qu'il occupait dans ce royaume. (2) Ximenès procura en même temps au célèbre prédicateur Mota, secrétaire de Charles, l'évêché de Badajoz, dont l'évêque Manrique obtint en échange le siège de Cordoue (3).

(1) Gomez, l. c., p. 4104, 4105. Fléchier, l. IV, p. 402.

(2) Gomez, l. c., p. 4107. Miniàna, l. I, c. 4, p. 4.

(3) Gomez, l. c., p. 4107. Martyr, Ep. 576. Fléchier, l. IV, p. 406, etc.

## CHAPITRE XXVIII.

### Sollicitude de Ximenès pour l'Amérique (4).

La sollicitude du régent s'étendit aussi bientôt sur le nouveau monde découvert à l'autre côté du grand Océan, et qui, aussitôt après sa découverte, avait déjà eu des preuves du zèle de ce prélat pour la religion chrétienne.

A l'époque où Christophe Colomb fit son premier voyage, au moment où, le 12 octobre 1492, il salua plein de joie le pays vers lequel l'avaient porté ses vœux, Ximenès venait d'être appelé de l'obscurité du cloître à la cour royale d'Isabelle. Le même événement avait décidé de la destinée de ces deux grands hommes, que la même année avait vus naître. En effet, lorsqu'Isabelle, dans la joie que lui causait l'heureuse conquête de Grenade, accordait à l'entrepreneur navigateur les vaisseaux qu'il demandait depuis longtemps, elle plaçait, d'autre part, sur le nouveau siège archiépiscopal érigé à Grenade, son ancien confesseur, l'excellent Talavera, qu'elle remplaça, comme nous avons vu, par Ximenès. Pendant que le pieux Père dirigeait la conscience de la reine, Colomb était revenu en Espagne de son premier voyage, le 15 mars 1493, pour

(4) Cette partie de la vie active de Ximenès n'a presque pas été prise en considération par ses précédents biographes.